

Janine Teisson

Martienne ?

roman



1948 Par la fenêtre on voit la Méditerranée. Allongée sur la table de la cuisine, une femme pousse dans le monde une créature pesant un peu plus de trois kilos, rouge, gluante, fendue entre les jambes, le pouce enfoncé dans la bouche. Le vieux médecin du quartier fait l'âne, la grand-mère fait le bœuf et la mère ne la regarde pas. Elle ne l'a pas désirée, pas invitée, mais ça ne fait rien, la créature décide de rester quand même.

Sa mère la laisse gonfler dans son berceau en la manipulant le moins possible. Le père est loin. Il est malade. Dans cet après-guerre, les jeunes gens, mal nourris, ont la tuberculose.

Lorsque l'enfant s'éveille de ses longs sommeils, elle a l'impression de tomber. Rien ne la soutient. Elle hurle : « Quelqu'un ! Quelqu'un ! » Elle en perd le souffle. Ils ne viennent pas. Ils n'aiment pas les cris. Elle a compris. Elle ne hurle plus. Elle se concentre sur ses mains. Courbettes, virevoltes, mouvements d'ensemble, raideurs dressées, envols, ramassements, ploiements caoutchouteux. Elle rit.

La nuit, la solitude est plus difficile à apprivoiser. Bras ligotés sous la couverture bordée serrée, elle est tout entière tendue vers son salut : convoquer ses mains, les faire danser dans sa tête, s'accrocher à leurs arabesques afin que cesse la descente du couvercle noir qui l'écraserait. Elle lutte contre le néant qui l'enserme avec ses inventions minuscules, ses balbutiements silencieux.

Ils disent : elle est sage. La mère oublie l'heure du biberon.

Faute de contraception, la créature présentée ci-dessus est l'un des 77 153 petits humains projetés dans la vie en France, cette année-là, en plein baby-boom.

1950 À dix-huit mois, molle et silencieuse, elle ne sait toujours pas à quoi peuvent lui servir ses jambes. Quelqu'un, sa grand-mère sans doute, ou son père sorti du sanatorium, a l'idée de la mettre enfin debout et, miraculeusement, ses pieds, ses genoux, se meuvent et transportent sa grosse tête et son ventre plissé à travers la maison.

À deux ans, elle est emportée, avec toute la famille, dans le sud du Maroc. Elle a une sœur qui a un an de plus qu'elle et un frère, son cadet d'un an. Leurs parents sont jeunes, pleins de rires et de désirs. Ils ont quelque chose de divin. Intouchables, inabordables. À peine rentré du travail, le père s'enferme dans la chambre interdite avec la mère. Le dimanche, le couple reste des heures dans la salle de bain. La grand-mère a laissé son appartement, son travail et ses amis à Toulon, pour s'occuper des enfants. C'est elle qui les regardera, les touchera, les nourrira, les soignera, leur racontera des histoires.

Cette année-là, elle s'émerveille de savoir monter et descendre les quatre marches de l'escalier qui mène au jardin. Maurice Herzog et Louis Lachenal réussissent la première ascension de l'Annapurna, en Himalaya, à 8078 mètres.

1954 Tandis que la mère monte dans le « Dodge » de l'entreprise pour rejoindre l'hôpital où elle accouchera, à deux cent cinquante kilomètres de là, la petite fille lui dit :

— Quand le bébé sera là, regarde bien ses yeux, s'ils sont bleus, jette-le tout de suite.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sera un garçon.

C'est en effet un garçon, mais il n'a pas les yeux bleus.

Comme beaucoup d'enfants dans les années cinquante, elle est traitée, avec ses frères et sœur, comme un lapin. Leur clapier est tenu propre, la litière est changée une fois par semaine. Ils ne manquent ni d'eau ni d'herbe fraîche, et parfois ils ont droit à une demi carotte. La mère veille, de loin, à ce qu'ils aient l'œil vif, les crottes bien rondes et le poil luisant, qu'ils n'aient ni trop chaud ni trop froid et que leur poids augmente régulièrement.

Leur éducation tient en trois consignes : obéis, tais-toi, et, surtout pour les filles, fais plaisir aux autres.

Le nouveau bébé hurle toutes les nuits pendant des heures. Il est déconseillé à la mère occidentale de prendre son bébé dans les bras en dehors des heures de la tétée. Le médecin suggère donc de mettre le nourrisson dans la baignoire avec son matelas. Sans ouvrir les robinets bien sûr. Chaque nuit, de l'autre côté de la cloison, sa sœur

prie pour qu'il cesse de hurler. « Arrête de pleurer, dors maintenant, arrête, dors, s'il te plaît... » et elle s'endort.

La mère, avec ce quatrième enfant, a dépassé la moyenne du taux de fécondité qui, cette année-là, et jusqu'en 1963, pour les Européennes de l'Ouest et les Nord-Américaines, s'est maintenue aux alentours de trois enfants par femme.

Elle dira plus tard qu'elle a eu des enfants Ogino, du nom de cette méthode contraceptive japonaise dont le risque d'échec varie entre 16 et 30 % et que le pape Pie XII a autorisée en 1951.

1954-1955 À six ans on l'envoie à l'école. Elle a déjà vu sa sœur pleurer sur son cahier, moquée, méprisée parce qu'elle ne savait pas conjuguer le verbe boire au futur. Je boivrai, je buverai ? « Tant que tu n'auras pas trouvé, tu ne bougeras pas de ta chaise. » Les parents pensent que l'enfant fait exprès d'ignorer ou de se tromper. Elle a donc peur de l'école.

Elle ne connaît personne. Elle porte une blouse aux manches trop longues – tu vas grandir – au tissu craquant.

L'encrier de porcelaine blanche est trop rempli. Reflets de moire sur la surface violette. Tache sur le doigt. Amertume. Les deux becs de la plume Sergent Major s'écartent. Crissent. Plein de gouttes d'encre partout. Des grosses et des minuscules. Première page fichue. Panique.

Pas de mouchoir. Morve sur la manche. Ses cheveux coupés court ne tiennent pas derrière l'oreille. La craie tombe sans arrêt du porte-craie. Grincement sur l'ardoise. Frisson entre les omoplates. Renvoi de café au lait. La trousse neuve. Elle perd tout très vite. Trois crayons de couleur ont déjà disparu. Elle mâchouille les lanières de cuir de son cartable. Saveur de viande faisandée.

Récréation. Chaussettes en accordéon. Vent froid sur les mollets. Elle n'ose pas demander où sont les toilettes. Elle se dirige à l'odeur. Là, un groupe de grands entoure un garçon. Il porte, par-dessus sa blouse grise,

des manches découpées qui lui arrivent au coude. Une noire et une marron. Elle l'avait déjà remarqué avant l'ouverture de la porte. Il est russe. Il s'appelle Popov. Il ne pleure pas, mais son visage est rouge, presque violet. Ils le bousculent. Elle ne comprend pas s'ils veulent lui retirer ses demi-manches ou l'enfermer dans les cabinets ou autre chose. Ils se moquent de son nom. Elle croise son regard traqué. Ils le poussent contre le mur. Elle rentre le cou dans les épaules tandis qu'ils lui donnent des coups sur sa tête carrée. Il ne se défend pas. Il serre seulement ses bras bicolores contre sa poitrine.

Elle le voit chaque jour, comme un sanglier acculé par la horde des chiens. Avec ses demi-manches. Chaque jour, poussé contre le mur. Elle espère qu'il tiendra jusqu'à la cloche. Et il tient. Il ne tombe pas. Il est plus grand qu'elle, dans une autre classe. Il n'est pas beau. Grosse tête, plate derrière, cheveux rasés. Gros genoux en X, et des chaussettes marron ou grises. Il y a quelque chose d'obscène dans sa résistance butée, dans sa peur rouge et grimaçante. Et toujours vers les toilettes. Dans cette odeur.

Malgré sa pitié pour le Russe, elle a cette pensée, informulée, mais réaliste, que tant que l'essaim des tortionnaires est sur lui, elle ne risque rien.

Après les vacances de Noël, les grands ont commencé à lui soulever la robe avec des branches tombées du platane. Popov n'était plus là. Elle a pensé qu'il était dans une autre école. Elle se demandait s'il avait eu l'idée, avant d'arriver dans sa nouvelle classe, d'enlever ses demi-manches. Elle en doutait. Elle l'imaginait martyrisé ailleurs, par d'autres gamins, dans l'odeur de pisse d'autres toilettes.

Quarante ans plus tard, évoquant ses cruels débuts scolaires, elle parle de Popov à sa mère.

— Oui, je me souviens de la famille Popov. Ce garçon est mort, cette année-là, pendant les vacances de Noël.

— Mort ?

— Oui, de la diphtérie.

— Et comment se fait-il que je ne l'aie pas su ?

— Tu étais trop petite.

En France, dans les années cinquante, on compte moins de 2 500 cas de diphtérie par an.

En Algérie, des émeutes éclatent dans le Constantinois. 123 morts, dont 71 Européens. La répression qui s'ensuit cause officiellement 1273 morts. Plus de 10 000 selon d'autres sources. Cet événement marque le début de la guerre d'indépendance de l'Algérie. La fillette en aura des échos pendant des années.